

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 1 (1863)  
**Heft:** 40  
  
**Artikel:** Page d'album  
**Autor:** Favrat, L.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-176724>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

ressorts des automates, ni des verres grossissants qui trompent les yeux. C'est la vie, c'est la nature même, c'est le lion rugissant, le serpent des savanes, le tigre, la panthère et tous les animaux remarquables des cinq parties du monde. Entrez, c'est magnifique et pas cher ! »

Que dites-vous de ces charlatans, dont chacun cherche à prévaloir sur son voisin ?... n'ont-ils pas beaucoup d'imitateurs.

Ici bas, tout est comédie.

L. M.

### Page d'album.

S'il est encore au monde une chose candide,

Un être qui soit pur et regarde les cieux,

C'est la fleur naïve et timide,

Qui sourit aux mortels sombres et soucieux ;

C'est la fleur des forêts, des monts et des vallées,

Celle qu'on voit éclore au penchant des coteaux ;

C'est le bluet, qui fait les moissons étoilées,

C'est la fleur des rochers, celle des vieux châteaux ;

Le lys svelte, vêtu de candeur et de grâce ;

Le bleu myosotis qui dit : n'oubliez pas ;

C'est le trèfle, où l'abeille incessamment amasse,

Et mille autres naissant à l'envi sous nos pas.

Oui la fleur est candide et pure et souriante ;

C'est la chose ici-bas qui seule est innocente

Et ne rappelle pas que nous sommes méchants ;

Aussi, pour être bonne et pour être gentille,

Soyez toujours, rieuse jeune fille,

Comme le lys candide ou le bluet des champs.

L. FAYRAT.

### LES TROIS CITRONS.

Tandis que le roi se désolait, notre aventurier, monté sur un beau cheval, trottait la plume au vent, et le cœur léger ; on eut dit un Alexandre à qui la fortune livrait le monde. Trouver ce qu'il cherchait n'était point facile ; aussi son voyage dura plus d'un jour. Il courut par monts et par vaux, traversa royaumes, duchés, comtés et baronnies, visita villes, villages, châteaux et chaumières, regardant toutes les femmes, regardé de toutes, même de celles qui baissaient les yeux ; mais il eut beau faire, la vieille Europe ne lui donna point le trésor qu'il avait rêvé. Au bout de quatre mois il arriva à Marseille, résolu de s'embarquer pour les grandes Indes. Mais à la vue de la mer en furie, ses braves et fidèles serviteurs furent pris d'une épidémie que les médecins nomment en hébreu *Retet*, et en grec : la migraine aux pieds. Au grand regret de ces bonnes gens, il leur fallut quitter leur jeune maître et rester tranquillement à terre, chaudement couchés entre deux draps, tandis que Carlino, monté sur un frêle navire, défiait les orages et les flots. Rien n'arrêta un cœur que le désir énièvre. Le prince courut l'Égypte, les Indes et la Chine, cherchant partout l'original de cette belle image qu'il avait gravée dans la tête : ce fut peine perdue. Il vit des femmes de toutes les couleurs, de toutes les nuances, mais celle qu'il aimait, il ne la trouva point.

Toujours courant, toujours cherchant, Carlino finit par arriver

au bout du monde, n'ayant plus en face de lui que la mer et le ciel. C'en était fait de ses espérances, son rêve lui échappait. Désolé, il se promenait à grands pas sur la grève, lorsqu'il aperçut un vieillard qui se chauffait au soleil. Le prince lui demanda s'il n'y avait rien au delà des flots qui se perdaient dans le lointain.

— Non répondit le vieillard ; personne n'a jamais rien trouvé dans cette mer sans île et sans rivage ou du moins ceux qui s'y sont aventurés n'en sont jamais revenus. Quand j'étais enfant, nos anciens disaient tenir de leurs pères que là-bas, bien loin par de là l'horizon, se trouvait l'île des Parques. Mais malheur à l'imprudent qui approche ces fées inexorables ; leur vue donne la mort.

— Qu'importe ? s'écria Carlino ; pour conquérir mon rêve, j'affronterais les enfers.

Une barque était là, le prince y sauta, et déploya la voile. Le vent, qui soufflait au large, poussa au loin l'esquif, la terre disparut, le téméraire se trouva seul au milieu de l'Océan. En vain il regardait à l'horizon : rien que la mer, toujours la mer. Tout à coup Carlino poussa un cri ; dans le lointain il apercevait un point noir. Au même instant la barque entraînée par le courant, vola comme une flèche, vint s'échouer sur le sable, au pied d'immenses roches qui élevaient jusqu'au ciel leurs sombres aiguilles déchirées par le temps. Le sort avait jeté Carlino sur cette plage d'où nul n'est revenu. Monter au travers de cette muraille, n'était pas chose aisée ; il n'y avait ni route, ni sentier, et lorsque après de longues fatigues, Carlino, les mains en sang et le corps brisé, arriva enfin sur le plateau, ce qu'il y trouva n'était pas fait pour le payer de sa peine. Des glaces amoncelées, des rochers noirs et humides sortant du milieu des neiges, pas un arbre, pas une herbe, pas une mousse : c'était l'image de l'hiver et de la mort. Dans ce désert il n'y avait de vivant qu'une misérable mesure, dont le toit en planches était chargé de grosses pierres, afin de résister à la rage des vents. En approchant de ce réduit le prince y vit un spectacle si étrange, qu'il resta muet de surprise et d'effroi.

Au fond de la pièce était une grande tapisserie où l'on avait représenté toutes les conditions de la vie. On y voyait des rois, des soldats, des laboureurs, des bergers, et à côté d'eux des dames richement parées, des paysannes filant leurs quenouilles. Sur le premier plan garçons et fillettes dansaient en se tenant par la main. Devant cette tapisserie se promenait la maîtresse du logis ; c'était une vieille femme, si l'on peut donner le nom de femme à la mort en personne, à un squelette dont les os étaient à peine cachés par une peau plus transparente et plus jaune que la cire. La vieille, armée de longs ciseaux, épiait d'un œil jaloux toutes ces figures, puis, tout à coup, elle se jetait sur elles et coupait au hasard. Et alors de cette tapisserie sortait une clameur lugubre, qui eût glacé le cœur le plus hardi : à ce cri la vieille éclatait de rire ; son hideux visage s'éclairait d'une joie féroce, tandis qu'une main invisible rajustait les fils de cette toile éternellement détruite, éternellement réparée.

Déjà la mégère, rouvrant ses ciseaux, se rapprochait de la tapisserie, quand elle aperçut l'ombre de Carlino.

« Sauve-toi, malheureux, lui cria-t-elle sans se retourner ; je sais ce qui t'amène, je ne puis rien pour toi. Adresse-toi à ma sœur, peut-être fera-t-elle ce que tu désires. Elle est la vie ; je suis la mort. »

Notre aventurier ne se le fit pas dire deux fois ; il courut droit devant lui, trop heureux de fuir cette scène d'horreur. Bientôt Carlino atteignit une fertile vallée. A l'ombre d'un figuier, au bord d'une eau vive était assise une femme aveugle qui achevait d'enrouler autour de son fuseau des fils d'or et de soie. Auprès d'elle étaient rangées des quenouilles chargées de lin, de soie et de chanvre. Quant elle eut fini sa besogne, la fée allongea sa main tremblante et se mit à filer.

(La suite prochainement).

Pour la rédaction : H. RENOU. L. MONNET.